

# Opinion

**Philippe Van Parijs**

Philosophe (UCLouvain &amp; KU Leuven)

■ Ingénieuse et audacieuse, la manière dont l'Europe a réagi après 1945 à la défaite de l'Allemagne a conduit au "miracle de la paix européenne". La manière dont l'Europe a réagi après 1989 à la dissolution de l'URSS n'était ni intelligente ni courageuse. Nous en payons aujourd'hui les conséquences.

de la Biélorussie, était le plus proche de la Russie sur le plan historique, linguistique, religieux et ethnique: l'Ukraine.

**La peur, première cause de la guerre**

La situation dans laquelle la privatisation avait laissé la Russie à la fin du XX<sup>e</sup> siècle avait créé un terrain fertile pour un homme fort susceptible de relancer son économie et ressusciter son orgueil national. La situation n'était pas tellement différente de celle qui régnait en Allemagne après la Première et la Seconde Guerre mondiale. Mais après 1945, la sagesse et l'habileté politique ont permis d'éviter la stupidité de 1918.

Hélas, cette sagesse et cette habileté n'ont pas prévalu après 1989. Il n'est pas difficile de comprendre que l'expansion d'une alliance militaire tout le long de la frontière européenne de la Russie, avec l'hostilité envers celle-ci comme seule motivation possible, ait pu être perçue comme une menace par les dirigeants russes et qu'il ait pu leur fournir plus qu'il ne leur fallait pour en convaincre leur population. Or, qu'on en croie Thucydide ou l'éthologie contemporaine, la guerre n'a pas de cause plus fondamentale que la peur.

Donc oui, *le commerce peut adoucir les mœurs*, et il aurait pu le faire après 1989 comme il l'a fait après 1945. Mais il ne peut y parvenir seul. Ses effets pacificateurs peuvent facilement être anéantis, voire désastreusement inversés, s'il est accompagné de politiques qui, au lieu de renforcer la confiance et la bienveillance, nourris-

sent la méfiance et la peur. La seule chose que l'interdépendance commerciale offre alors, c'est la capacité de se nuire mutuellement – et de se nuire du même coup à soi-même – par le déploiement de sanctions économiques.

**Pas de miracle**

Pas de pacification miraculeuse cette fois-ci, par conséquent. Au contraire, nous sommes aujourd'hui contraints de consacrer des ressources gigantesques à l'achat d'armements principalement américains pour permettre à des Européens de continuer à s'entre-tuer et à détruire leurs infrastructures respectives.

Si et quand il sera enfin conclu, l'accord qui mettra fin à la guerre en Ukraine ne sera considéré comme une paix juste par aucun des deux camps. Mais il mettra fin aux massacres et aux dévastations. On aura alors raison de regretter que le même accord n'a pas été conclu beaucoup plus tôt, épargnant ainsi à d'innombrables familles des deux camps la perte d'un fils, d'un père, d'un partenaire, et réduisant les coûts immenses de la reconstruction. On n'aura alors d'autre choix que de panser patiemment de profondes blessures, de réparer quantité de liens rompus et de rétablir laborieusement un minimum de confiance mutuelle.

On pourra alors déplorer, hélas bien futilement, que personne n'ait eu la sagesse et le pouvoir des Monnet, Schuman et Adenauer pour gratifier l'Europe d'un deuxième "miracle de la paix européenne".

## OPINION

# Après Maduro : les pitres en deuil

■ Triste de voir les pitres de la gauche dite radicale prendre la défense du plus sanguinaire dictateur d'Amérique latine.

**Jean-François Marchi**

Avocat honoraire aux barreaux de Paris et de Bruxelles, chroniqueur et écrivain

Comment ne pas éclater de rire – jaune, certes – lorsque l'on voit les pitres de la gauche dite radicale prendre la défense du plus sanguinaire dictateur d'Amérique latine, en adoptant la mine tragique et courroucée d'un Cicéron de basse-cour, distribuant des leçons comme on jette des miettes à une volaille idéologique ?

Le spectacle est réglé d'avance. Visages fermés, sourcils froncés, voix soudain grave. On invoque le droit international, la souveraineté des peuples, la dignité, la résistance à l'impérialisme. Tout y est: le décor solennel, la pose indignée, la diction compassée. Mais derrière cette mise en scène de tragédie antique ne se cache qu'une chose très simple: l'aveuglement volontaire, cultivé comme une rente morale.

**Un État, entreprise criminelle**

Car enfin, de quoi s'agit-il? D'un régime fondé sur la peur, la prédateur, l'élimination méthodique de toute opposition, la ruine organisée d'un pays autrefois prospère, la transformation d'un État en entreprise criminelle. Et c'est précisément ce régime que ces donneurs de leçons prétendent défendre, non par ignorance, mais par réflexe. L'antiaméricanisme tient lieu de pensée; il absout tout, blanchit tout, justifie tout.

Le mécanisme est d'une simplicité enfantine. L'Amérique est coupable a priori; donc tout ce qui lui résiste est innocent a priori. Peu importent les prisons pleines, la faim, l'exil de masse, la corruption systémique, la militarisation de la société. Il suffit que le tyran vocifère contre Washington pour être aussitôt promu figure de résistance. L'idéologie fonctionne ici comme une lessive: elle efface le sang, gomme les cadavres, neutralise les faits.

Ce qui prête à rire – si la matière n'était pas si grave –, c'est la discor-

dance absolue entre la gravité affectée du discours et la médiocrité sordide de l'objet défendu. Ces tribuns de plateau se rêvent en procureurs de l'histoire; ils ne sont que les avocats commis d'office d'un système mafieux, plaident la cause d'un chef de gang au motif qu'il brandit un drapeau et quelques slogans éculés.

La gauche radicale aime à se dire du côté des peuples. Elle ne les regarde jamais. Elle préfère la mythologie au réel, la posture à l'enquête, le slogan à l'inventaire des ruines. Elle parle au nom des opprimés, mais toujours contre les faits. Et lorsque les faits deviennent trop criants, elle hausse le ton, se fait indignée, théâtrale – ce qui dispense d'avoir raison.

Il y a dans cette comédie quelque chose de profondément indécent. Défendre un tel régime, ce n'est pas se tromper: c'est choisir son camp. Et ce camp n'est ni celui des travailleurs, ni celui des pauvres, ni celui des peuples, mais celui de la violence organisée, pourvu qu'elle se pare d'un vocabulaire pseudo-révolutionnaire.

**Ces moralistes de plateau**

Rire, donc, oui – mais d'un rire sec, désabusé. Le rire qu'inspire la vue de ces faux sévères, ces moralistes de plateau, ces rhéteurs sans République, qui confondent la politique avec un théâtre d'ombres et la tragédie avec un accessoire. Ils croient parler au nom de l'histoire; ils ne font que bégayer leurs réflexes. Et pendant qu'ils périssent, un pays entier continue de payer le prix de leur aveuglement.

Ce ne serait que grotesque si ce n'était indigne. Le clone de Georges Marchais qui occupe aujourd'hui la scène avec ses allures de Pierrot matin d'Auguste rappelle la nostalgie du "c'est un scandale" de son modèle clownesque des années 70. Que c'est triste de rire!